

Tout vient à point

Trois heures. Cela fait trois heures que je suis derrière cette porte. Je le devine au son de la vieille horloge de la cuisine. Le carillon sonne une heure de l'après-midi. Les minutes s'écoulent lentement depuis ce matin. Le temps semble s'étirer à l'infini, comme la pâte que malaxe Toni, le patron du camion à pizza que je vois sur la place du village le vendredi soir. Il est gentil, Toni. Il me donne souvent des bouts de bacon et des parts de pizza trop cramées pour être vendues. Il me regarde avec tendresse alors que sa main vigoureuse de géant ébouriffe mes cheveux en guise de caresse et que sa voix grave ordonne : « Allez, file gamin ». L'autre jour, je l'ai entendu ajouter « pauvre gosse » dans mon dos. Mon ventre gargouille au souvenir de l'odeur d'origan et de pâte fumante sortie du four. J'ai faim. Je n'ai rien mangé depuis que je me suis levé ce matin. Je pensais que maman rentrerait pour midi.

Le silence est lourd. Pas un bruit dans la maison. Malgré le maigre filet de lumière qui passe à travers les joints de la porte, l'ombre m'enveloppe tout entier. Même si mes yeux se sont habitués à la pénombre, la peur me ronge. Surtout ne pas céder à cette sensation d'étouffement, à cette boule qui gonfle dans ma poitrine comme un ballon de baudruche prêt à éclater. Je peux à peine bouger. Ma tête touche le plafond et mes genoux, ma poitrine. Mon épaule frotte contre le bois de la porte. Une douleur s'éveille le long de mon cou tordu. Je voudrais redresser mon corps tout endolori mais je risquerais de me cogner. Saleté de conduit d'évier et de seau à serpillère qui prennent toute la place. J'ai hâte que maman rentre. Peut-être qu'elle acceptera que je sorte du placard. C'est ma faute. Elle m'avait averti. Les garçons de sept ans ne font plus pipi au lit depuis longtemps.

Deux heures de l'après-midi. L'horloge de la cuisine a annoncé la sentence de deux coups lourds. Ma gorge me brûle. J'avale un peu de salive pour pallier à la sécheresse mais peine perdue, cela ne suffit pas. A la sensation de faim, s'est

ajoutée celle de la soif. Je pousse un profond soupir. Quand maman va-t-elle rentrer ?

Soudain, le bruit de la porte d'entrée ouverte avec fracas allume en moi une lueur d'espoir. La voilà de retour. Enfin. Des éclats de voix au fond du couloir parviennent jusqu'à moi. Je ne peux pas distinguer les paroles exactes mais j'entends une voix grave. Celle d'un homme. J'ai l'habitude. Maman revient souvent avec des messieurs à la maison. Certains ne font pas cas de ma présence, d'autres ont parfois un regard ou un mot gentil envers moi. Quand ils me voient. Quand je ne suis pas puni. Quand je ne suis pas enfermé dans le débarras ou dans le placard sous le plan de travail, comme aujourd'hui.

Des pas précipités se rapprochent de moi. La porte de la cuisine claque. La voix de maman lance : « Lâche-moi ! ». Un poids lourd s'échoue sur une des chaises qui se met à grincer à réception du corps.

Une voix rocailleuse s'élève :

- Je t'avais prévenue. Faut pas me prendre pour un jambon.

Je ne la connais pas, cette voix-là. Certains hommes viennent suffisamment souvent pour que je finisse par reconnaître le timbre de leur voix. Pas celui-là. Cet homme n'est jamais venu à la maison. La voix de maman bredouille :

- Laisse-moi le temps... Deux jours.
- Hors de question.
- Dans deux jours, j'aurai l'argent, je te le jure.
- Toujours la même chanson... Du temps, du temps. Je t'en ai laissé suffisamment ma jolie.

Un temps de silence. Je tends l'oreille. Maman souffle d'une voix à peine audible :

- Je te le promets. Cette fois-ci tu auras la somme en temps voulu.
- Menteuse.
- Aïe tu me fais mal..., marmonne maman.

- Tu as bien profité de ma marchandise hein...Toutes ces fois où tu t'es enfilée ma poudre dans tes narines sans me filer un rond. Toutes ces fois où tu l'as revendue à ces types à qui tu montres ton joli cul...

La plainte de maman s'intensifie.

- Aïe, arrête....

Le ton de la voix masculine monte crescendo.

- Qu'est-ce que tu crois ? Que tu vas te faire du fric sur mon dos ? Que tu vas m'enfumer encore longtemps ? Maintenant c'est l'heure de payer.

J'entends un bruit métallique. Ma respiration se bloque.

- Si tu n'as pas d'argent, tu vas payer autrement.

La voix de maman s'élève avec effroi.

- Qu'est-ce que tu fais... Lâche ce flingue.

Mon cœur donne des coups de marteau contre ma poitrine à un rythme effréné.

- Je veux mon fric tout de suite ou bien...
- Fais pas le con, Johnny. J'ai un enfant.
- J'en ai rien à foutre, pauvre camée. T'avais qu'à y penser avant.

Sans plus tarder, un coup de feu retentit dans la pièce. L'écho résonne pendant plusieurs secondes et me perce les tympans. Je reste bouche bée. Je voudrais crier, mais aucun son ne sort de mon larynx. Le silence est rapidement rompu par le bruit des battants de portes qui claquent, des tiroirs qu'on ouvre, de la vaisselle qu'on brise, des ustensiles qu'on jette à terre.

- Où est-ce que cette garce a bien pu mettre le fric...marmonne l'homme.

Ses pas arpentent la pièce. Il ronchonne, parle tout seul. Il semble devenu fou, obsédé par la quête de son trésor. Soudain, il s'approche de moi et se place devant le placard. Je le devine à son ombre qui réduit le filet de lumière qui passe sous le joint de la porte. Il reste silencieux. Je suis en apnée. Mon cœur tambourine

tellement fort dans ma poitrine que j'ai peur qu'il ne l'entende lui aussi. Surtout ne pas me faire démasquer. Il reste immobile quelques instants, j'entends le va-et-vient de sa respiration, tel un râle. Le temps est comme suspendu. Puis les pas s'éloignent, il quitte la cuisine. Je l'entends se rendre dans la chambre, dans les autres pièces, fouiller l'armoire, râler. Puis le silence à nouveau. Mortel.

*

Depuis tout à l'heure, je t'observe. Seul dans la pièce, tu es affalé sur ta chaise, comme les cancre au fond de la classe. La lumière éclaire ton visage anguleux d'une lumière blafarde. Tes traits sont tirés par la fatigue de plusieurs jours passés en garde à vue. Tu n'as pas l'air inquiet. Tu joues avec la fermeture éclair de ton blouson. Tu attends.

Je t'imaginais doté d'une grande carcasse, fort, costaud, animal. Tu es fin comme une allumette. Presque rachitique. C'est la première fois que je vois ton visage. De toi, je ne connais que ta voix. Tu ne sais pas que je suis là. Cette fois-ci non plus, tu ne peux pas me voir. Je recule de quelques pas et me décale du miroir sans tain. Des années à te chercher. A espérer te deviner dans chaque regard perdu, te trouver dans chacun des petits minables de ton espèce que mes collègues et moi ont coffrés. Je passe la main sur la chemise pour lisser mon uniforme.

L'enfant du placard est devenu flic. Qui l'eût cru. Quand la police a ouvert la porte de ma geôle le jour de la mort de ma mère, j'ai su que c'est par ce chemin, celui de la loi, que je te retrouverai. J'aurai pu filer du mauvais coton, devenir un petit truand comme toi, te régler ton compte par la petite porte. Non, je suis passé par la voie royale. Malgré l'abandon, la solitude, la violence, les passages à répétition dans les foyers de l'enfance, je n'ai pas choisi la facilité de la petite délinquance. J'ai travaillé dur. Avec un seul objectif en tête. Réussir.

Le moment est venu. Plus que quelques minutes avant que mon collègue n'arrive. J'avance de quelques pas et me place devant la porte de la salle d'interrogatoire. Je prends une profonde inspiration. Je sais ce qu'il me reste à faire. Surtout ne pas oublier d'éteindre les caméras. Je sais ce que je risque. Toutes ces années de dur

labeur, tous ces échelons grimpés péniblement au sein de la police, en quête d'ascension sociale... balayés d'un revers de main en un instant. Peu importe. Cela fait des années que j'attends de vivre ce moment.

Ma main saisit la poignée de la porte qui gémit en un grincement alors que je la tourne délicatement.

A nous deux Johnny...

Tu vas passer un sale quart d'heure.

Derrière cette porte.